

Ça existe pré prologue ?

Pourtant, c'est le cas. Je reviens à ces notes jetées sur l'ordinateur depuis quelque temps déjà. Il y a certainement une petite forfanterie à vouloir laisser une trace écrite sans guère de style !

C'est curieux, un simple petit accident et on voit les choses différemment. Pareilles... mais sous un autre angle. Rentré du CHU depuis trois jours après un AVC, plein de trucs se sont bousculés dans ma tête : Le souci de laisser mes affaires en ordre comme je l'écris plus loin ; Ne pas laisser trop de traces de mon côté *noir*. Bah ! On en a tous un dont on s'accommode plus ou moins. Il serait tellement compliqué à expliquer, autant l'oublier, puisque c'est celui qu'on a combattu consciemment.

Pour le reste, l'AVC n'a pas changé grand-chose, sinon la peur panique de devenir un légume, d'être dépendant et, pire que tout, dépendant conscient : Tout entendre, tout comprendre et ne pas pouvoir communiquer ni agir. *Johnny got his gun.*

Mieux vaudrait alors passer l'arme à gauche, d'autant que c'est de ce côté-là que je l'ai toujours portée.

À la relecture, je réalise à regret que je n'ai pas accordé à ma mère, dans mes mémoires, l'importance qui

lui revient, le rôle déterminant qu'elle a eu dans ma vie. Je tâcherai d'y revenir plus tard...

Mon père savait, au départ d'une idée, raconter une histoire qui tenait la route. Je n'ai jamais su. Tout au plus un aphorisme pirouette lorsqu'une situation me titille ou m'irrite. Mon côté rédactionnel, il s'est exercé dans des tracts syndicaux ou des bulletins, où je tentais de laisser des idées claires. Je ne crois pas y être toujours parvenu. Je me suis amusé récemment à faire pour un journal régional, des petits comptes-rendus sur des manifestations culturelles ou sur des artisans, mais ce n'était pas de la littérature. Là, c'est plus simple, puisque c'est autobiographique. Je n'invente rien. Au mieux j'enjolive, au pire j'oublie. Alors, allons-y.

PROLOGUE

Un jour, Dylan m'a dit : On en a peu parlé, et je ne sais rien ou presque de ta vie d'avant.

Je ne suis pas sûr d'avoir compris ce qu'il entendait par *avant*, mais j'ai alors réalisé que lorsque mon premier fils est né, j'avais déjà trente-six ans ! J'avais donc bien fait un bout de chemin *avant*. Un bout de chemin... c'est un peu pompeux pour dire que j'ai simplement vécu.

J'ai donc eu envie de rédiger cet itinéraire, de le tenter au moins ; non parce qu'il est original, mais parce qu'on ignore souvent tout de la vie d'avant de nos parents, leur vie avant notre naissance. Et ça semble si loin, puisque déjà notre enfance est loin. Il est souvent difficile d'imaginer le contexte dans lequel leur enfance, leur adolescence se sont déroulées... C'est probablement plus vrai depuis la fin du XIX^e siècle en dépit de l'apparition des différentes techniques fixant les traces du passé ; ça l'est encore plus pour la fin du XX^e siècle. Une des raisons probables, c'est que les discussions familiales, les veillées ont laissé place à la télé, que les photos s'empilent dans des boîtes, dans

des albums qu'on ne consulte qu'à l'instant où on les élabore. On fait de l'accumulation, du stockage compulsif, et l'ordinateur est aujourd'hui pratique pour ça. Mais on ne prend pas le temps de revenir sur l'évènement, d'y réfléchir ou de le savourer pleinement. Quand on voit ce que ça fait en octets, une vie, on se sent bien dérisoire !

Me lancer dans cette rédaction, c'était également un peu l'occasion de faire *un bilan*. J'ai également cédé à la coquetterie de laisser les affaires en ordre, comme je l'ai dit. Oh, bien sûr, je n'ai pas échappé à la tentation de camoufler certains côtés *obscurs* (mes fils ont adoré la saga *Star Wars*), parties prenantes de mes contradictions, mais je vais m'efforcer d'être le plus honnête possible. Il est fort possible qu'aucun de mes fils ne lise les lignes qui vont suivre, vu la divergence de nos chemins respectifs, mais au final, ça n'a guère d'importance. C'est pour moi. Grâce à cette écriture, je pense gagner plus de sérénité.

J'ai eu la chance d'avoir un père qui a écrit, plutôt bien de surcroît, presque à tout instant de sa vie, réagissant sur l'évènementiel. C'était un militant. En revanche, je me suis rendu compte que ma mère, avec qui j'ai passé le plus de temps, ne m'a pas laissé grand-chose de tangible de son itinéraire. Je me souviens l'avoir encouragée à écrire, il y a maintenant plus d'une vingtaine d'années. Elle avait eu un haussement d'épaules. Dommage ! Dans les quelques courriers que j'ai conservés, elle avait un

style agréable et châtié, servi par une écriture superbement calligraphiée d'institutrice *hussard de la République*. Vers la fin de sa vie, chaque fois que je l'incitais à raconter, elle ne ressassait que certaines brèves périodes, pratiquement toujours les mêmes : son divorce en particulier, qu'elle avait souhaité, voulu, imposé, et qu'elle semblait pourtant n'avoir jamais vraiment *digéré*. Étrange.

J'ai lu récemment les mémoires de Jean Le Roux, le copain de toujours d'André (Ned). J'aime son style alerte, précis, érudit, plein d'humour et de clins d'œil. Alors, sans aucune prétention littéraire, en tentant de m'en inspirer, je laisse ce témoignage. J'essaierai, autant que faire se peut, d'éviter de verser dans le *nombrilisme*, quasi inévitable, de ce genre d'exercice. Beaucoup d'aspects importants à mes yeux, paraîtront bien futiles à l'éventuel lecteur. C'est un écrit tout ce qu'il y a de subjectif. Il est vraisemblable que mon frère Jeffy ne garde pas les mêmes souvenirs, ou en tout cas, pas la même vision de ceux que nous avons en commun. Ce doit être également vrai pour les gens que j'ai côtoyés. La mémoire nous joue des tours, étant naturellement sélective. Il arrivera aussi probablement que je me trompe un peu dans l'ordre chronologique, voire même dans certains lieux. Mais si ça ne sert à rien, ça pourra peut-être distraire un peu, comme un roman de gare...

Je ne sais, moi-même, pas grand-chose de mes parents avant *moi*.

Pour ce qui est de mon père, la lecture de son livre *J'ai essayé de comprendre...* m'a donné à peu près le fil de sa naissance à lui, jusqu'en 1945. Après on *saute* directement à l'époque de ma naissance. Il y a un assez gros blanc, de 1945 à 1949 ! Quatre ans dans une vie, ce n'est pas énorme, mais je crois que ces années ont eu une importance déterminante pour eux : les circonstances de leur rencontre, l'itinéraire de Marie-Anne, leur coup de foudre éventuel, leur mariage, rien. Seulement quelques dates, trois photos jaunies et un peu floues, datées, au dos, de la main de mon père : Belgrade, août 1947. L'une intitulée : Belgrade, sur les bords du Danube, où Marie-Anne est en maillot deux-pièces (hé oui !) avec une autre femme, l'autre photo montre un groupe d'hommes et femmes, tout jeunes, formant un large cercle. Nombre de jeunes femmes sont en short, comme les hommes, ce qui laisse à penser que c'est probablement un camp d'Auberges de Jeunesse, après-guerre ; la troisième enfin montrant Marie-Anne, la même compagne des bords du Danube et d'autres gens autour d'un buste de Hô Chi Minh. Pour mémoire, la guerre dite d'Indochine a officiellement commencé en 1946.

André et Marie-Anne se marieront en septembre 1948. Je verrai le jour en mai 1949. Ils retourneront en Yougoslavie en août 1950, dans une démarche militante de soutien au régime de Tito. En effet, le Parti communiste internationaliste (PCI) et d'autres organisations, envoient des brigades de travail internationales en Yougoslavie pour faire pièce aux attaques de Staline et de ses affidés européens

qualifiant Tito de fasciste. De Bretagne partira une brigade appelée *Yves Bodénez*, en hommage au camarade de Kerhuon mort en déportation au camp de Dora, comptant un certain nombre de trotskistes bretons, qui prétendent construire une université à Zagreb.

Je ne sais si le couple André Marie-Anne s'est formé en Yougoslavie la première fois, à Belgrade, mais je suis intimement convaincu qu'il s'est brisé la deuxième fois, à Zagreb.

J'ARRIVE !

D'abord la naissance à Marseille, le 15 mai 1949 dit l'état civil. Guère de souvenirs, bien évidemment. Marie-Anne, enceinte, était partie se reposer chez Yo (Yolande ?), la compagne de l'époque de mon oncle Gérard, frère de Ned. Ma grand-mère parlait de Tante Yo-yo. Gamin, je trouvais déjà ça ridicule ; Annie Cordy a même réussi à en faire une chanson ! Ma cousine Liliane, plus âgée d'un an, sera affublée du surnom de *Cocotte* toute son enfance et son adolescence. Les parents sont méchants ! Il semblerait qu'une petite partie de la famille avait une propension à bêtifier. Sans compter qu'un nom comme ça, déjà à cette époque, c'était plutôt péjoratif pour une femme.

Puis retour à Logonna-Daoulas, près de Plougastel (Finistère) où nous occupions, je crois, un logement de fonction attribué à l'institutrice qu'était ma mère. Pourquoi Logonna ? Marie-Anne y enseignait depuis 1946 après avoir fait ses premières armes à Saint-Divy (1940), St-Marc (1941), Saint-Thonan (1945).

Je ne me souviens guère d'août 1950 ni de leur voyage en Yougoslavie, ce qui n'a rien d'anormal si l'on considère que j'ai alors trois mois et demi. Ce sont les écrits de Jean et les photos retrouvées qui font foi. J'en ai déduit que je suis probablement gardé par ma grand-mère Marie-Françoise, la mère de Marie-Anne, dont celle-ci disait pis que pendre. Cette grand-mère décèdera peu de temps après, vraisemblablement d'une crise cardiaque. Elle avait, aux dires de sa fille, un redoutable coup de fourchette vers la fin de sa vie. Ce ne devait pas être une aussi mauvaise femme que sa fille le disait, et sûrement pas aussi demeurée, même si elle ne parlait, officiellement, que le breton. Elle n'a eu que deux filles, ce qui pour une femme de sa génération, est plutôt singulier. Ses deux filles étaient loin d'être sottes. Ma mère vouait une grande admiration à son père, ce qui n'explique en rien les récriminations qu'elle faisait à sa mère, en particulier celle selon laquelle elle aurait cherché à la faire engager comme boniche dans une boulangerie, vers l'âge de 12 ans. Révolte de Marie-Anne. À l'époque où l'école permet assez largement la promotion sociale, elle intégrera l'école normale d'instituteurs qui forme une certaine *élite*. D'ailleurs, le régime de Pétain ne s'y trompera pas en décidant la fermeture des écoles normales dès 1941. Mais ce parti pris du père contre la mère est d'autant plus étonnant que plus tard, Marie-Anne deviendra une féministe affichée, se méfiant comme de la peste des hommes, tous les hommes – sauf moi – qui, selon elle, chercheraient à l'exploiter.

Une petite digression sur la famille maternelle. Mon grand-père, Jean-Louis Roc'hongar est né le 20 décembre 1886 à Dirinon. Il s'est marié à Irvillac le 11 février 1912 avec Marie-Françoise Poulmac'h, dont je n'ai pas retrouvé la date de naissance. D'après ce que j'ai pu recouper, il venait de finir son service militaire au bataillon d'élite de Joinville. Ma mère en tirait une relative fierté : son père était très bel homme et sportif accompli ! Mais, réserviste, il va être rappelé moins de deux ans après. Il survit à la boucherie de 14-18 et retrouve son épouse. Marie-Anne naît le 23 septembre 1920. Sa sœur Anna le 22 août 1922. Anna, prise en charge et soignée autant que faire se pouvait par Marie-Anne, décèdera de la tuberculose le 4 mars 1944 à Landerneau. Je n'ai pas la date exacte ni le lieu de décès du grand-père. Marie-Anne ne s'est jamais étendue sur la question. En conversant avec elle, j'ai cru comprendre que, socialiste, après les espoirs déçus de 36 et le début de la guerre en 39, il s'était sérieusement mis à boire. L'alcool et une tuberculose probable vont avoir raison de lui en 1941 ou 1942.

Marie-Anne sera donc, à terme, seule héritière de la ferme familiale qu'elle vendra. Elle prendra les dispositions nécessaires pour loger sa mère, sans doute en appartement à Landerneau, et tiendra grief par la suite, mais bien plus tard, à André, d'avoir *dilapidé* son héritage.

Ma grand-mère paternelle, Mémé, je la verrai un peu plus au long de ma vie. Une femme très gentille, affable, qui grâce à la situation de sa fille aînée Jeannette, *la tante*

Jeannette, mariée à l'oncle Marcien, un inspecteur d'académie plutôt anarchiste, et elle-même enseignante dans les colonies d'Afrique de l'Ouest, puis pour la coopération voyagera du Tchad à Djibouti, en passant par Madagascar, pour finir au Vietnam et au Cambodge.

Le reste du temps la vieille dame restera le plus souvent établie dans le Midi, non sans m'avoir emmené avec ma cousine Liliane, une fois au moins, vers l'âge de sept huit ans, au Val André où nous avons je crois, fréquenté le club Mickey de la plage ; et à Angers, chez la tante Berthe, la mère de l'oncle Marcien dont la chambre était tapissée de boîtes d'allumettes et de sous percés. Marcien avait une âme de collectionneur. J'en volerai quelques-uns pour voir si ça marche dans les flippers : Visite du château du Roi René obligatoire. Mais je m'égare.

De la toute petite enfance surnagent des souvenirs fugitifs, relayés par quelques photos et des histoires racontées plus tard : Loulou, un loulou de Poméranie, dont je me souviens seulement grondant et montrant les crocs, un jour où je tentai de le caresser alors qu'il avait la tête dans sa gamelle. Ma mère m'a révélé plus tard qu'il avait fallu s'en débarrasser, je ne saurais jamais comment, car il avait pris la fâcheuse habitude d'aller gober des œufs dans les poulaillers avoisinants. Elle m'a aussi parlé du chat Mihnoï, siamois imposant qui, paraît-il, dormait au chaud sur la poitrine du nourrisson que j'étais. Aucun souvenir.

Quelques photos de moi avec Loulou sur la moto de mon père, une Peugeot P55, 125cm³ 2 temps. Jean Le Roux

Table des matières

Prologue.....	7
J'arrive !.....	12
Bigouden ?.....	17
Paris, le ciel est par-dessus les toits.....	28
Jules Joffrin, déjà la commune.....	41
Passage de Mars, porte des étoiles disparues.....	45
Saint-Denis, la plaine pas morne.....	48
Le petit lycée Condorcet, jours tranquilles place Clichy.....	59
Les kayaks, yak, yak (Oumpah-pah).....	73
Finistère, le bout de mon monde.....	81
Le tabac, la vie nous pique les yeux.....	88
L'échec ado.....	99
La violence, la vraie.....	103
Se faire les dents.....	109
Félins pour l'autre.....	112
Passage du Havre... de paix.....	115
L'ami Pierrot.....	123
Engagez-vous, rengagez-vous, qu'ils disaient.....	131
Pavé de bonnes intentions, mai 1968.....	139
La vie d'un en secte.....	144
Tardivement, j'entends siffler le train.....	158